

**Après la rage de vaincre
le temps de la sérénité**

MASAFUMI SHIOMITSU

Shiomitsu sensei a un regard d'une extrême froideur, pourtant c'est un homme doué d'un grand sens de l'humour. Il ne se prend pas au sérieux. La première chose qui frappe le visiteur, c'est son calme et aussi ... sa ceinture blanche.

« Depuis que j'ai été nommé 8e dan Hanshi en 1992, je ne porte plus de ceinture noire. Mes élèves le savent. Quand je vais dans des stages, il y a toujours un élève, gêné,

qui vient vers moi, pour me proposer une ceinture noire. Il a généralement pensé que j'ai oublié la mienne ! En fait, non. J'ai décidé qu'un cycle était révolu. J'en recommence un



autre. C'est pourquoi, comme un débutant, j'approfondis les techniques de base et comme lui, je porte une ceinture blanche.»

Shiomitsu sensei est né en novembre 1940, dans la préfecture de Kagoshima, d'une famille aisée. Son père est un éditeur important au Japon et, de ce fait, il a reçu une excellente éducation.

C'est à l'âge de quinze ans qu'il débute dans le karate auprès d'un sensei du shorin ryu. Lorsqu'il entre, en 1959, à Nihon University, il change de style et choisit le wado ryu. Plus que son talent de combattant, ce sont ses techniques de jambes qui le firent remarquer.

Shiomitsu sensei était un excellent nageur, ce qui lui conféra des jambes très puissantes. Il affina ses techniques grâce à un entraînement très dur : « Quand on me disait de faire cent répétitions pour une technique, j'en faisais deux cents ! ». Sa prédilection pour les coups de pied naquit le jour où il commença le karate ; il trouvait excitant de voir qu'un coup de pied pouvait mettre hors de combat un adversaire. De ce jour-là, il se concentra sur ces techniques.

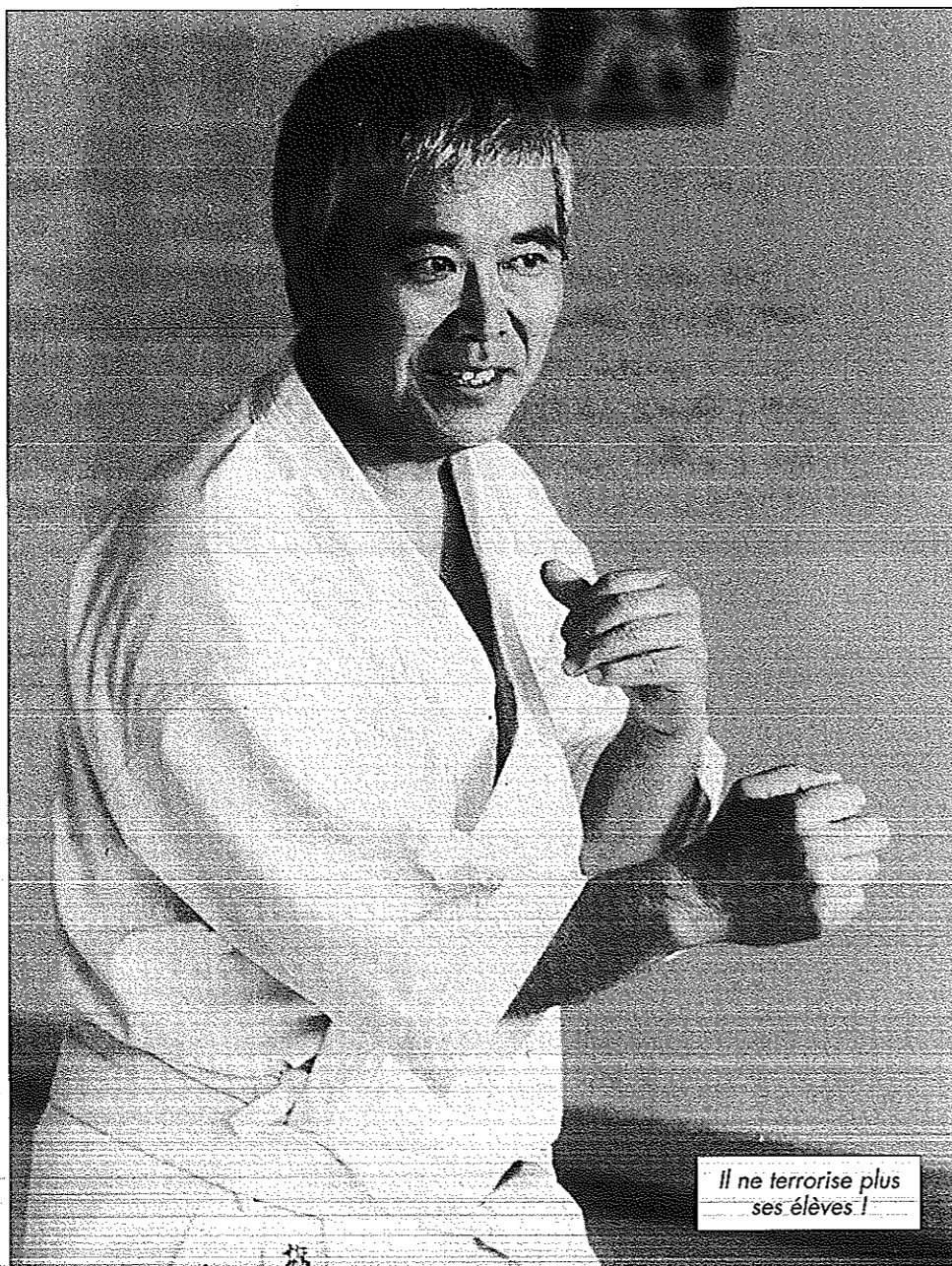
Deux années après, il fut nommé capitaine de l'équipe universitaire. Quand on connaît l'importance du rôle que le karate universitaire occupe au Japon, il ne faut pas s'étonner que les capitaines de ces équipes universitaires, et ce quel que soit le style de

karate, aient été appelés à jouer un rôle important dans le développement du karate, hors du Japon.

Ce fut d'ailleurs son cas : Shiomitsu sensei fut chargé en 1965 d'assister Suzuki sensei en Grande-Bretagne.

Il se souvient avec acuité de ses débuts d'enseignant. Il admet avec honnêteté qu'il ne ... savait pas enseigner, pour

Shiomitsu sensei explique le sens de l'esquive qui permet de gagner en distance.



Il ne terrorise plus ses élèves !

la bonne et simple raison qu'il n'avait pas appris à le faire. « Je n'avais appris que le combat ! », déclare-t-il.

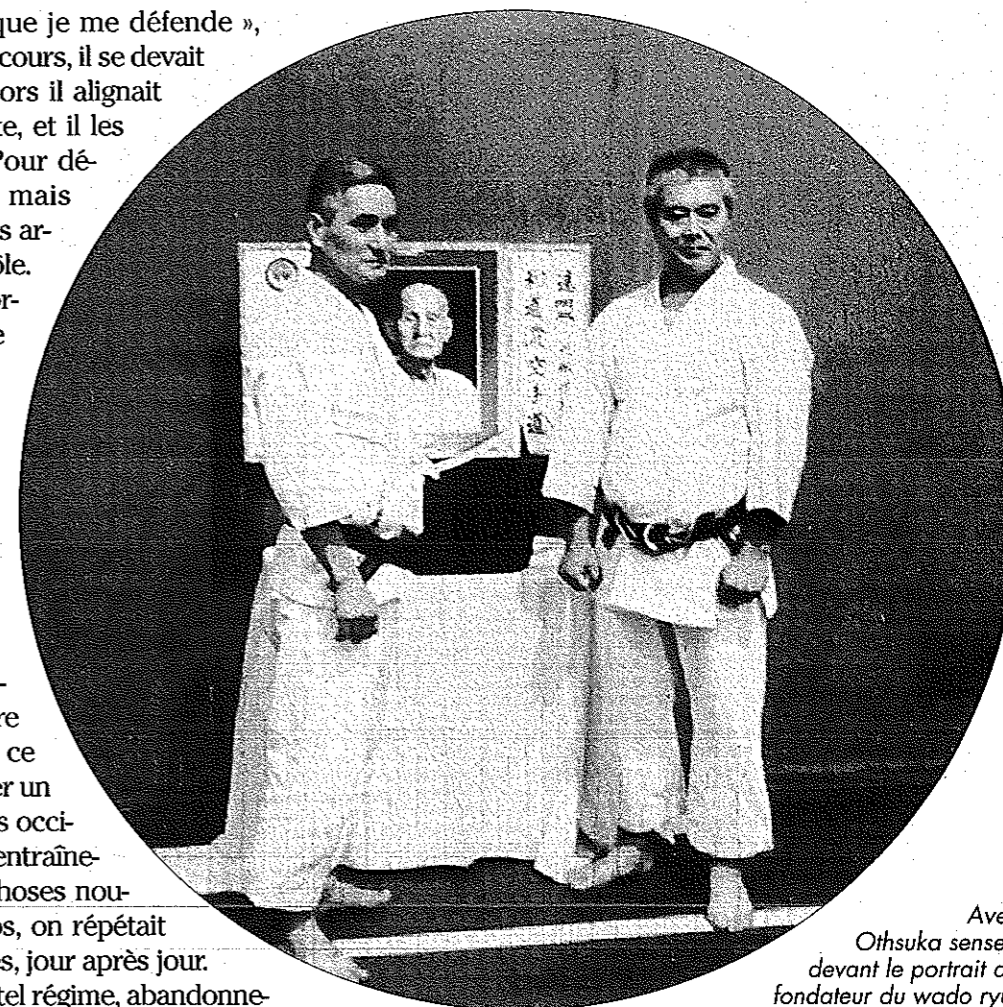
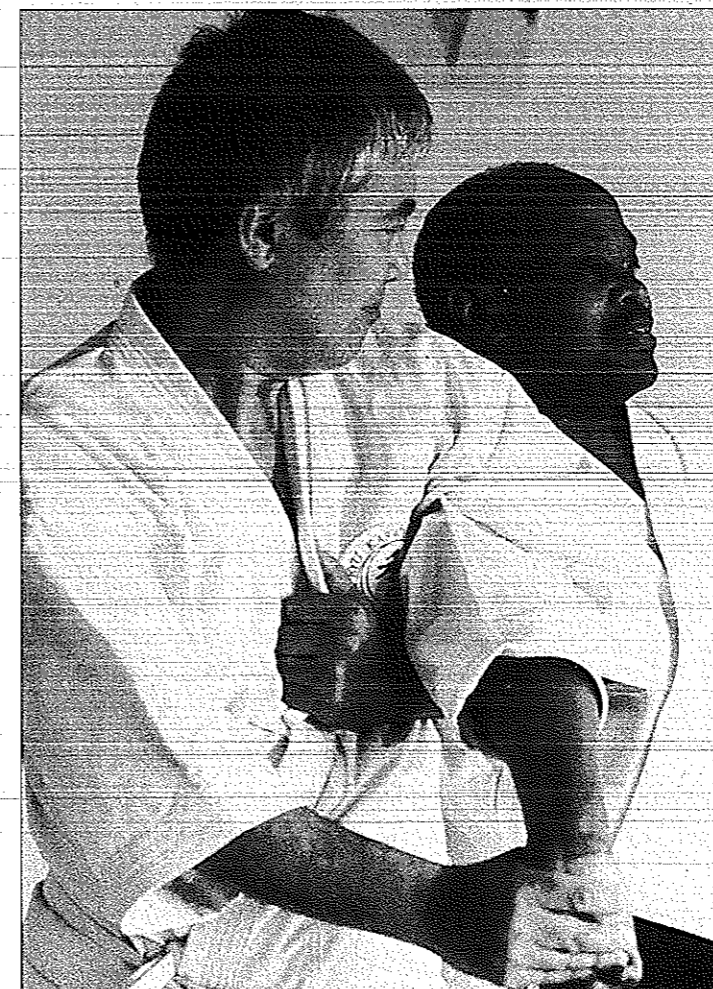
Lorsqu'il arriva en Grande-Bretagne, ce fut le choc des mentalités. Alors qu'au Japon, la bienséance veut que l'on dissimule ses capacités, en Europe, c'est le contraire, il faut les prouver. « Des tas de gens, parfois complètement ivres,

venaient me défier. Il fallait bien que je me défende », confiera-t-il plus tard. Même dans les cours, il se devait de s'adapter à l'esprit européen. Alors il alignait ses élèves, parfois jusqu'à cinquante, et il les combattait l'un après l'autre. « Pour débiter, je travaillais doucement, mais au bout du dixième, il fallait que je les arrête. Alors... j'avais moins de contrôle. De plus, je suis très myope et ne portais pas de verres de contact en ce temps-là, il m'arrivait assez souvent, il est vrai, d'être dur en combat. »

Inutile de préciser qu'il terrorisait ses élèves !

Aujourd'hui, il a mis de l'eau dans son vin. C'est un homme plus calme, plus doux presque, qui a encore des difficultés pour s'adapter à une culture qui n'est pas la sienne. Pour lui, les hommes et les femmes viennent au dojo pour apprendre des techniques et non pas, comme ce fut son cas au Japon, pour développer un esprit fort. « Je regrette que les élèves occidentaux ne puissent supporter un entraînement dur. Il leur faut toujours des choses nouvelles dans les cours. De mon temps, on répétait inlassablement les mêmes techniques, jour après jour. En Occident, les élèves, soumis à un tel régime, abandonneraient très rapidement. »

Travail des clés caractéristique du wado ryu.



Avec Ohtsuka sensei, devant le portrait du fondateur du wado ryu.

« Je ne pense pas », dit-il, « que le karate, enseigné comme on le fait de nos jours, forme le caractère des individus. Au Japon, quand on disait à un élève : « Va à gauche », il y allait. De nos jours, quand on ordonne la même chose, on vous répond : « D'accord je vais à gauche. Mais aller à droite, c'est bon aussi ! ». Ceci explique qu'à l'époque actuelle, quand un individu doit affronter la mort, il s'enfuit. Alors que celui qui pratique un art martial doit être capable d'y faire face. Il faut forger son caractère, afin de faire face aux problèmes quotidiens de la vie. Ceci s'acquiert par un entraînement dur et certainement assez lassant. Je pense aussi que les karateka s'entraînent trop, avec un simple objectif : la compétition. Je crois qu'ils n'ont pas raison, car la compétition est différente de l'art martial : quand on perd un point dans un tournoi, on peut recombattre après pour le récupérer, mais, dans la réalité de la vie, quand on perd un œil, c'est pour toujours !

« Pour pratiquer un art martial, il faut accepter la discipline. Au Japon, on peut crier après les débutants. Ils obéissent et ne discutent pas. S'ils ne le peuvent pas, ils doivent quitter et assumer la honte. C'est ainsi que nous avons été éduqués dès notre enfance. Cette façon d'être et de vivre les relations dans un dojo ne peut être appliquée en Occident, où les individus revendiquent leur propre liberté et n'aiment pas qu'on les commande. Ils sont ainsi faits ! »

Les élèves de Shiomitsu sensei, ceux qui l'ont connu il y a une quinzaine d'années, ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'il a changé. Certains affirment qu'il est méconnaissable...

Sans doute parce que le temps bonifie les bons crus ! ■

